

Le Spleen de Paris

«J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante ».

Charles Baudelaire (1821-1867)

Orphelin dès l'âge de six ans, Baudelaire est rapidement contraint d'accepter le remariage de sa mère avec le commandant Aupick, beau-père détesté qui le prive de toute affection maternelle et fait bientôt de lui un garçon rebelle. Envoyé en pension, le poète, malgré ses résultats brillants, se fait rapidement remarquer par ses fréquentations douteuses dans le Quartier Latin et se voit contraint par sa famille à effectuer un voyage en Inde, un périple jugé hautement ennuyeux par le jeune dandy. A son retour à Paris, Charles Baudelaire, qui a hérité de la fortune de son père, dépense sans compter, ce qui lui vaut de nouveaux ennuis avec sa famille et le conduit suite à une confrontation avec la justice à disposer de rentes limitées jusqu'à sa mort ; dès lors, le poète devra faire face à de continuel ennuis financiers.

En 1857, Baudelaire publie son œuvre majeure, *les Fleurs du Mal*: très controversé, l'écrivain est finalement poursuivi en justice pour immoralité et contraint de supprimer plusieurs pièces à son ouvrage, qui ne sera pas réhabilité avant 1949. Cultivant son goût pour la provocation, réputé pour ses scandales aussi bien littéraires que personnels, Baudelaire est l'un des poètes du XIXe les plus connus et les plus appréciés : ses œuvres, qui mélangent scandale, rigueur et classicisme, ont su traverser le temps et restent encore très populaires, en particulier pour leur aspect provocateur.

La vie du poète, empli de déceptions et de difficultés, finit par le conduire au désespoir, au spleen, à une recherche désespérée d'un beau, d'un paradis inaccessible ; faisant de la mort et du temps qui s'efface l'un de ses thèmes favoris, Baudelaire se met à l'écart du monde et manifeste dans ses œuvres un mépris généralisé de poète malheureux et déçu. C'est aussi un érudit, un critique d'art à qui l'on doit la traduction en français des *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Allan Poe. Cependant, accablé de dettes à la fin de sa vie, miné par l'alcool et la drogue, le poète est atteint d'une paralysie générale en 1866 et meurt un an plus tard.

Le Spleen de Paris (1862)

Ce recueil de poèmes en prose, inspiré de l'œuvre d'Aloysius Bertrand, impose un genre encore nouveau dans les années 1860, un genre qui, après ce premier succès, deviendra incontournable au cours des décennies suivantes. Fondé sur la liberté et la diversité, le recueil regroupe diverses pièces narratives, parfois proches du conte ou de la moralité, mais c'est aussi dans une certaine mesure une réécriture de l'ouvrage le plus célèbre de Baudelaire, qui remarque en effet : « en somme, c'est encore *les Fleurs du Mal*, mais avec beaucoup plus de liberté, et de détail et de raillerie ». En effet, certains poèmes se recourent, tandis que le titre même du recueil rappelle la première section des *Fleurs du Mal*, « Spleen et Idéal ».

Le Spleen de Paris illustre également les thèmes favoris du poète, tels que l'angoisse, la peur du néant ou l'existence d'un idéal entrevu mais jamais accessible pour l'homme, qui reste emprisonné dans une vie sombre et douloureuse. Ces thèmes sont ici regroupés derrière la dimension urbaine de l'œuvre, mise en valeur par le titre ; Baudelaire dit d'ailleurs au sujet de la prose poétique que « c'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant ».

Si Paris n'est pas pour autant le décor de toutes les pièces du *Spleen de Paris*, son image s'impose car Baudelaire l'associe à la modernité dont il se veut le représentant. Le recueil est en effet le résultat de la confrontation du poète et de la grande ville, au cours de laquelle l'artiste aura

fait l'expérience de l'injustice et de la misère humaine, particulièrement concentrée dans les villes très peuplées. Ce monde atroce où les apparences et les inégalités règnent en maîtres est cependant tout aussi fascinant grâce à sa diversité, et c'est de cette vision d'horreur que Baudelaire s'inspire principalement pour écrire *le Spleen de Paris*.

Extraits

Les Yeux des Pauvres

« Ah ! vous voulez savoir pourquoi je vous hais aujourd'hui. Il vous sera sans doute moins facile de le comprendre qu'à moi de vous l'expliquer ; car vous êtes, je crois, le plus bel exemple d'imperméabilité féminine qui se puisse rencontrer.

Nous avons passé ensemble une longue journée qui m'avait paru courte. Nous nous étions bien promis que toutes nos pensées nous seraient communes à l'un et à l'autre, et que nos deux âmes désormais n'en feraient plus qu'une ; - un rêve qui n'a rien d'original, après tout, si ce n'est que, rêvé par tous les hommes, il n'a été réalisé par aucun.

Le soir, un peu fatiguée, vous voulûtes vous asseoir devant un café neuf qui formait le coin d'un boulevard neuf, encore tout plein de gravois et montrant déjà glorieusement ses splendeurs inachevées. Le café étincelait. Le gaz lui-même y déployait toute l'ardeur d'un début, et éclairait de toutes ses forces les murs aveuglants de blancheur, les nappes éblouissantes des miroirs, les ors des baguettes et des corniches, les pages aux joues rebondies traînés par les chiens en laisse, les dames riant au faucon perché sur leur poing, les nymphes et les déesses portant sur leur tête des fruits, des pâtés et du gibier, les Hébés et les Ganymèdes présentant à bras tendu la petite amphore à bavaroises ou l'obélisque bicolore des glaces panachées ; toute l'histoire et toute la mythologie mises au service de la goinfrerie.

Droit devant nous, sur la chaussée, était planté un brave homme d'une quarantaine d'années, au visage fatigué, à la barbe grisonnante, tenant d'une main un petit garçon et portant sur l'autre bras un petit être trop faible pour marcher. Il remplissait l'office de bonne et faisait prendre à ses enfants l'air du soir. Tous en guenilles. Ces trois visages étaient extraordinairement sérieux, et ces six yeux contemplaient fixement le café nouveau avec une admiration égale, mais nuancée diversement par l'âge.

Les yeux du père disaient : « Que c'est beau ! que c'est beau ! on dirait que tout l'or du pauvre monde est venu se porter sur ces murs. » - Les yeux du petit garçon : « Que c'est beau ! que c'est beau ! mais c'est une maison où peuvent seuls entrer les gens qui ne sont pas comme nous. » - Quant aux yeux du plus petit, ils étaient trop fascinés pour exprimer autre chose qu'une joie stupide et profonde.

Les chansonniers disent que le plaisir rend l'âme bonne et amollit le cœur. La chanson avait raison ce soir-là, relativement à moi. Non seulement j'étais attendri par cette famille d'yeux, mais je me sentais un peu honteux de nos verres et de nos carafes, plus grands que notre soif. Je tournais mes regards vers les vôtres, cher amour, pour y lire *ma* pensée ; je plongeais dans vos yeux si beaux et si bizarrement doux, dans vos yeux verts, habités par le Caprice et inspirés par la Lune, quand vous me dites : « Ces gens-là me sont insupportables avec leurs yeux ouverts comme des portes cochères ! Ne pourriez-vous pas prier le maître du café de les éloigner d'ici ? »

Tant il est difficile de s'entendre, mon cher ange, et tant la pensée est incommunicable, même entre gens qui s'aiment ! »

La Corde

« (...) Quels ne furent pas mon horreur et mon étonnement quand, rentrant à la maison, le premier objet qui frappa mes regards fut mon petit bonhomme, l'espiègle compagnon de ma

vie, pendu au panneau de cette armoire ! Ses pieds touchaient presque le plancher ; une chaise, qu'il avait sans doute repoussée du pied, était renversée à côté de lui ; sa tête était penchée convulsivement sur une épaule ; son visage, boursoufflé, et ses yeux, tout grands ouverts avec une fixité effrayante, me causèrent d'abord l'illusion de la vie. Le dépendre n'était pas une besogne aussi facile que vous le pouvez croire. Il était déjà fort roide, et j'avais une répugnance inexplicable à le faire brusquement tomber sur le sol. Il fallait le soutenir tout entier avec un bras, et, avec la main de l'autre bras, couper la corde. Mais cela fait, tout n'était pas fini ; le petit monstre s'était servi d'une ficelle fort mince qui était entrée profondément dans les chairs, et il fallait maintenant, avec de minces ciseaux, chercher la corde entre les deux bourrelets de l'enflure, pour lui dégager le cou.

J'ai négligé de vous dire que j'avais vivement appelé au secours ; mais tous mes voisins avaient refusé de me venir en aide, fidèles en cela aux habitudes de l'homme civilisé, qui ne veut jamais, je ne sais pourquoi, se mêler des affaires d'un pendu. Enfin vint un médecin qui déclara que l'enfant était mort depuis plusieurs heures. Quand, plus tard, nous eûmes à le déshabiller pour l'ensevelissement, la rigidité cadavérique était telle, que, désespérant de fléchir les membres, nous dûmes lacérer et couper les vêtements pour les lui enlever.

Le commissaire, à qui, naturellement, je dus déclarer l'accident, me regarda de travers, et me dit : « Voilà qui est louche ! » mû sans doute par un désir invétéré et une habitude d'état de faire peur, à tout hasard, aux innocents comme aux coupables.

Restait une tâche suprême à accomplir, dont la seule pensée me causait une angoisse terrible : il fallait avertir les parents. Mes pieds refusaient de m'y conduire. Enfin j'eus ce courage. Mais, à mon grand étonnement, la mère fut impassible, pas une larme ne suinta au coin de son œil. J'attribuai cette étrangeté à l'horreur même qu'elle devait éprouver, et je me souvins de la sentence connue : « Les douleurs les plus terribles sont les douleurs muettes. » Quant au père, il se contenta de dire d'un air moitié abruti, moitié rêveur : « Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi ; il aurait toujours mal fini ! »

Cependant le corps était étendu sur mon divan, et, assisté d'une servante, je m'occupais des derniers préparatifs, quand la mère entra dans mon atelier. Elle voulait, disait-elle, voir le cadavre de son fils. Je ne pouvais pas, en vérité, l'empêcher de s'enivrer de son malheur et lui refuser cette suprême et sombre consolation. Ensuite elle me pria de lui montrer l'endroit où son petit s'était pendu. « Oh ! non ! madame, - lui répondis-je, - cela vous ferait mal ». Et comme involontairement mes yeux se tournaient vers la funèbre armoire, je m'aperçus, avec un dégoût mêlé d'horreur et de colère, que le clou était resté fiché dans la paroi, avec un long bout de corde qui traînait encore. Je m'élançai vivement pour arracher ces derniers vestiges du malheur, et comme j'allais les lancer au dehors par la fenêtre ouverte, la pauvre femme saisit mon bras et me dit d'une voix irrésistible : « Oh ! monsieur ! laissez-moi cela ! je vous en prie ! je vous en supplie ! » Son désespoir l'avait, sans doute, me parut-il, tellement affolée, qu'elle s'éprenait de tendresse maintenant pour ce qui avait servi d'instrument à la mort de son fils, et le voulait garder comme une horrible et chère relique. – Et elle s'empara du clou et de la ficelle.

Enfin ! enfin ! tout était accompli. Il ne me restait plus qu'à me remettre au travail, plus vivement encore que d'habitude, pour chasser peu à peu ce petit cadavre qui hantait les replis de mon cerveau, et dont le fantôme me fatiguait de ses grands yeux fixes. Mais le lendemain je reçus un paquet de lettres : les unes, des locataires de ma maison, quelques autres des maisons voisines ; l'une, du premier étage ; l'autre, du second ; l'autre, du troisième, et ainsi de suite, les unes en style demi plaisant, comme cherchant à déguiser sous un apparent badinage la sincérité de la demande ; les autres, lourdement effrontées et sans orthographe, mais toutes tendant au même but, c'est-à-dire à obtenir de moi un morceau de la funeste et béatifique corde. Parmi les signataires il y avait, je dois le dire, plus de femmes que d'hommes ; mais tous, croyez-le bien, n'appartenaient pas à la classe infime et vulgaire. J'ai gardé ces lettres.

Et alors, soudainement, une lueur se fit dans mon cerveau, et je compris pourquoi la mère tenait tant à m'arracher la ficelle et par quel commerce elle entendait se consoler. »